

Antun Polanščak

Jean Cocteau est mort en automne

Après quarante ans j'ai enfin passé (grâce à ma maladie) tout le mois d'octobre dans mon Zagorié natal. Je crois n'avoir jamais ressenti la beauté des paysages d'octobre avec autant de force que cette fois-ci (peut-être à cause d'un long séjour à l'hôpital). Il est vrai que les automnes aussi éclatants sont rares dans la vie. Ou bien n'est-ce qu'une impression?

La lumière douce et chaude, les brumes humectées de rosée, le ciel d'un bleu profond, les rares feuilles brillantes sur les branches aériennes, les gouttes de pluie irisant les haies vives, le chatolement des frondaisons au souffle du vent; tous ces accessoires stéréotypés ne vivent et ne communiquent avec nous que grâce au soleil qui en octobre s'occupe exclusivement de peinture et de poésie. Il a tendance à descendre sur terre et n'est pas embarrassé pour transformer la petite maison paysanne en résidence luxueuse où ne manque même pas le bel escalier d'honneur et une colonne de marbre brisée, pour faire du pré, entouré de chênes roux où jouent les enfants, l'Embarquement pour Cythère, pour métamorphoser le village au sommet de la colline en un exquis décor de théâtre, pour peindre la moindre chose avec le pinceau d'Utrillo, de Van der Meer, de Hubert Robert ou de Guardia. Le soleil d'octobre ajoute à ses tableaux une autre dimension en profondeur, le temps, qui ouvre les avenues de notre propre durée, car aucune saison n'a ce ton d'intimité et de confiance qu'a l'automne. Langage bizarre, mêlé de fils de la vierge et d'odeur des chrysanthèmes, euphorique et triste, lointain et spontané. Il nous invite à relire les pages qui tournent seules devant nous l'une après l'autre et que nous croyions oubliées...

»Paris, novembre 1940... Le reflet du soleil, venant des cheminées d'en face m'a annoncé une belle après-midi... il y en a qui sont changées en silhouettes élégantes de religieuses, en manches brisées de bras invisibles, en êtres et en choses bizarres et merveilleux. Des mâts, des boules d'argent, des murs gris-perle avec des pots en grès qui laissent échapper des bouquets de fumée verte. La brillante fête solaire des toits m'a donné envie de l'espace; j'ai fermé le livre (Cocteau: *Discours du Grand Sommeil*), je me suis glissé dans mon veston et, ayant dégringolé les marches de mes cinq étages, je me suis trouvé au beau milieu de la Rue Bonaparte. Sur les tapisseries usées des devantures les déesses se prélassent. Les livres anciens poussent leurs dos meurtris vers la chaude lumière.ANGES de bois, chandeliers d'argent, bénitiers de marbre, brocards lourds, porcelaine, tableaux, tout parle ici des aventures passées... Sur le Quai Voltaire Paris a étalé son manteau irisé de lumière. Les couleurs d'octobre rehaussent l'espace géométrique des perspectives. Les pas de l'automne se glissent dans les jardins et les parcs, s'insinuent dans les muscles des statues et les façades des palais, envahissent la Seine et ses platanes d'honneur. Au-dessus de l'harmonie architecturale de la lumière, de la pierre et de l'eau, le ciel infini a déployé ses paysages vagabonds... Au-dessus de Montmartre les blancs voyageurs fondent comme des oasis de neige sur des prairies bleues. Au large de la Bastille un petit nuage orange, perdu dans l'azur, se transforme et se modèle infatigablement. A peine l'ai-je aperçu qu'il a commencé à grandir, à gonfler, à jaunir, à aussitôt il s'est mis à bomber le front, à se planter un nez, à se tailler une bouche; d'un côté il rejette ses cheveux et de l'autre sa longue barbe pour devenir Jéhovah, sculpté par quelque Michel Ange, puis en un clin d'oeil il devient rouge, s'allonge, recouvre son visage de sa barbe, ferme les yeux, s'embrouille et se dresse, métamorphosé en cheval rouge. Ce n'était pas encore son dernier chef-d'oeuvre; il gonfle théâtralement sa poitrine et amincit sa taille, sa crinière lui arrache le buste qu'elle entraîne dans le firmament, tandis que les jambes arrière descendent derrière Notre Dame... Sous la coupole de ce ciel, à la douceur du soleil d'octobre, mon univers intérieur s'éclaire au reflet joyeux de la matière...»

L'expérience nous a appris que le fortuit peut être absolument logique et le logique entièrement fortuit. Ainsi cette rencontre fortuite entre le Zagorié et Paris, entre deux jours d'octobre. L'auteur de ce jeu d'espace et de temps est Jean Cocteau, grand maître de l'imprévu. C'est dans le Zagorié que

j'ai appris la nouvelle de sa mort et c'est à Paris que j'ai senti sa présence efficace (depuis que le nom de cette ville est entré dans ma mémoire) dans tous les domaines des Arts et des Lettres.

Au cours de mes promenades dans les champs, dans les vignes et dans les bois j'ai quelquefois pensé aussi à la mort, comme on a l'habitude de le faire lorsque les sentiers sont jonchés des feuilles jaunes qui bruissent sous les pas. La mort accompagne, d'ailleurs, ceux qui se promènent seuls. Elle est banale, comme est banal ce splendide automne, comme est banal l'amour, tout le monde le sait et l'admet; mais le fait que Jean Cocteau soit mort, ce n'est pas banal, ce ne peut être qu'une mauvaise plaisanterie. Jean Cocteau mort! D'une quelconque maladie de coeur! Impossible. Qu'il ait fait un faux pas sur le parapet du dernier étage de la Tour Eiffel, ce serait encore possible, mais là aussi il s'en serait sûrement tiré avec quelques égratignures. Les acrobates de haute école réussissent toujours à éviter la mort... mais il n'y a pas de répétition générale pour le numéro de grand gala. Le grand poète acrobate est non seulement mort, il est embaumé. «L'acrobate embaumé»! Funambulesque!

•

Jean Cocteau prononçait à la perfection le r parisien; il aimait à le donner pour preuve irréfutable qu'il était un Parisien authentique. Il était né dans une famille de notaire vivant dans une belle aisance. Lorsqu'il eut seize ans, ses poèmes furent récités par Edouard de Max, l'un des plus célèbres acteurs de «La Belle Epoque», devant un parterre composé du Tout Paris «mondain et artiste». Ainsi lancé, encore imberbe, dans le monde des Lettres, sa gloire ne pâliera plus un seul instant jusqu'à sa mort. Une célébrité ininterrompue de cinquante cinq années est un record que seul Picasso réussira à dépasser. Ce pouvoir d'entretenir un intérêt continu auprès du public pendant un laps de temps aussi long témoigne non seulement du dynamisme et de l'énergie du poète, mais aussi de la capacité de se renouveler sans cesse dans son oeuvre et de rajeunir continuellement tout ce à quoi il touche. André Maurois dit à juste titre que Jean Cocteau n'existe pas «en dehors de ce que nous appelons nouveau». Dans l'enthousiasme de ce rafraîchissement incessant de la création poétique il a rencontré tous les artistes de son temps, étrangers aussi bien que français, depuis Rilke, Stravinsky, Chaplin, Diaghilef, Picasso, jusqu'à Edith Piaf et toute une encyclopédie de noms célèbres. Il les a tous connus (c'étaient des amis), il les a tous charmés et étonnés, il a collaboré avec un grand nombre d'entre eux. Jean Cocteau jouait le

rôle de mentor et d'animateur de la centrale parisienne de tous les mouvements d'art internationaux de son époque. Aucun poète étranger ne pouvait imaginer Paris sans la présence de Cocteau. Sa personnalité et sa vie ont joué un rôle à peu près aussi important que son oeuvre. Il a été le médium de tout une époque, l'ambiance poétique de plusieurs générations. Ses qualités humaines captivaient inmanquablement. Robert Kanfers écrit dans *L'Express* du 17 octobre 1963: «On se condamne à ne rien comprendre à sa vie, ni à son oeuvre, si on oublie qu'il avait le génie de l'amitié et que c'est dans l'amitié qu'il a mis son génie». Et Cocteau continue: «Et maintenant je dois avouer l'impardonnable, le scandale dans une période pédante et qui se voudrait tragique: je suis heureux. Et je dois vous confier le secret de mon honneur. Il est simple. J'aime autrui. J'aime aimer. Je hais la haine. Je m'efforce de comprendre et d'admettre».

•

L'oeuvre littéraire de Jean Cocteau montre les qualités de l'amitié que fut Jean Cocteau. C'est tout d'abord la recherche d'une compréhension mutuelle à l'intérieur d'un espace poétique souvent tragique; car comprendre est le résultat d'efforts pathétiques. Ensuite c'est un don, un soutien, une surprise (souvent une surprise) gentiment offerte au lecteur ou au spectateur. Et enfin c'est un jeu auquel il nous convie pour passer le temps plus agréablement. Mais il ne faut pas y entrer toujours à la légère. Il ne faut pas se tromper et prendre Jean Cocteau pour ce qu'on a l'habitude d'appeler «L'article de Paris», car ce qu'il déteste par-dessus tout c'est la facilité et la légèreté. Etonnant, n'est-ce pas? Une de ses qualités fondamentale est l'amour du travail. Il aimait l'effort et l'activité sous toutes les formes. Sa plume et son crayon ne marchaient pas tout seuls; ce n'est que dans l'effort et le travail que son génie poétique trouvait sa libération; le brillant spontané et l'apparente insouciance de ses écrits sont le résultat d'une somme d'heures de travail énorme. Comme chez tous les grands acrobates.

•

Dans tout ce qu'il faisait Jean Cocteau était poète avant tout. Deux titres seulement. De la première guerre mondiale il rapporta le *Discours du Grand Sommeil*, recueil de poèmes dédiés aux camarades morts sur le champ de bataille. Les plus claires poésies sur la vie et la joie s'intitulent *Plain-Chant*.

Après l'arrivée des ballets russes à Paris, il commence à écrire des textes qui participent à la fois du ballet et de la pièce de théâtre. Les meilleurs et les plus célèbres sont: *Parade* et *Les Mariés de la Tour Eiffel*. Ils font penser un peu à *Ubu Roi* et aux *Mamelles de Tiré-sias*. La musique pour ces spectacles-ballets, où l'on voit la banalité des scènes de la vie quotidienne, poétisée et caricaturée, a été composée par Germaine Tailleferre, Georges Auric, Arthur Honegger, Darius Milhaud et Francis Poulenc.

Ce sont les classiques grecs qui l'ont attiré les premiers vers le théâtre. Dans la petite notice qui précède son *Antigone* (1922), représentée en costume de ville, sans décor et sans gestes il dit: «C'est tentant de photographier la Grèce en aéroplane. On lui découvre un aspect tout neuf. Ainsi j'ai voulu traduire *Antigone*... Peut-être mon expérience est-elle un moyen de faire revivre les vieux chefs-d'oeuvres». La pièce la plus connue, écrite de cette manière, est *La Machine infernale*. Il a appliqué la même méthode pour faire revivre les thèmes du moyen-âge dans *Renaud et Armide*, *Les Chevaliers de la Table ronde* et autres. Cependant, les pièces modernes: *Les Enfants terribles*, *Les Parents terribles*, *Les Monstres sacrés*. *La Voix humaine* dominent son théâtre.

Parmi ses romans ce sont d'abord *Thomas l'Imposteur*, texte autobiographique, badin et tragique contre la guerre, puis *Potomak* qui annonce nettement «le roman nouveau», et *Opium* écrit dans une clinique, pendant sa deuxième cure de désintoxication. Ce dernier livre représente une contribution importante à la connaissance des frontières entre l'imaginaire, le rêve et la création poétique. Jean Cocteau puise toujours dans l'expérience personnelle, dans l'aventure louable, mais périlleuse, de celui qui joue avec soi-même.

Il a écrit également un livre extraordinairement frais et jeune, *Portraits-souvenir*, bien supérieur au *Livre de mon ami d'Anatole France*.

Jean Cocteau est un critique des arts et des lettres subtil, sûr et catégorique: *Le Rappel à l'ordre*, *La Difficulté d'être*, *Le Foyer des artistes*, *Le Passé défini*, etc.

Son art de cinéma est révélateur. *Le Sang d'un poète* est depuis longtemps un classique du surréalisme. Le grand public connaît et apprécie ses nombreuses réalisations cinématographiques. Chacun de ses films contient assez de poésie pour faire oublier les défauts.

Il est très connu comme dessinateur et comme peintre. Il compose lui-même les illustrations de ses livres, dessine ses amis, peint les formes nées dans sa propre imagination comme

réponse directe aux événements extérieurs réels, décore des chapelles, etc. Le trait de son crayon et de son pinceau est pur; il donne l'impression de ne pas être seulement un trait, mais de porter un courant de vie.

Y-a-t-il quelque chose d'humain qui lui soit resté étranger? Il était sportif, aviateur (ami de Roland Garros), acteur de théâtre, jouant lui-même ses films (il a interprété sa propre mort), metteur-en-scène, grand voyageur (il a fait Le Tour du monde en 80 jours pour le compte de Paris-soir), membre de l'Académie française, docteur «honoris causa» de l'université d'Oxford, chevalier de la Légion d'honneur etc, etc.

Il lui a fallu beaucoup d'acrobatie pour acquérir une souplesse aussi jeune et aussi fidèle. Lui-même le dit dans son discours de réception à l'Académie:

«Oui, Messieurs, je ressemble pas mal à ces équilibristes en haut d'une pile de chaises. Rien ne manque à la ressemblance avec cet exercice périlleux et même pas le roulement de tambour traditionnel qui l'accompagne».

«Vous comprenez donc la crainte d'avoir à me maintenir pendant une heure dans une position inconmode et feignant l'aisance, puisque tout effort visible manque de style et que notre travail doit toujours effacer notre travail et n'afficher jamais la grimace dénonciatrice des efforts qu'il nous coûte».

Et un peu plus loin: «Je sais que la poésie est indispensable, mais je ne sais pas à quoi».

Jusqu'à sa 72^{ème} année Jean Cocteau est resté jeune, puis il est mort, étonnant, une fois de plus, tous ceux qui l'ont connu, lui et son oeuvre, parce que personne ne concevait la mortalité de sa jeunesse. Ce merveilleux automne nous a surpris tous, lui et nous. Plus nous que lui, car lui, il savait.

Dans sa réponse au récipiendaire, André Maurois a dit sous la coupole de l'Académie française:

«Ah! si l'on pouvait, Monsieur, présenter un miroir à votre esprit, que de jeunesse il réfléchirait! Un grand acteur m'a dit un jour: 'La jeunesse est une question de composition'. Vous composez la vôtre à ravir. La jeunesse ne se mesure pas aux années, mais au goût de vivre, au besoin de créer. Qui, plus que vous, garde intacte sa puissance de renouvellement? Si, quelque jour lointain, vous consentez à vieillir, je suis tranquille pour vous, et pour nous: vous lancerez la vieillesse. Ce sera bien agréable».

«Vous avez même la hardiesse, plus téméraire que toutes celles de votre adolescence, de lancer la bonté et de déridiculiser la douceur. C'est là ramer bravement à contre-courant de la mode. La méchanceté se porte beaucoup en notre temps. Elle passe pour intelligence; elle n'est que facilité. Il est tellement plus aisé de détruire les autres que de se construire. Vous savez que nos amis ont plus besoin de notre tendresse que de notre dureté...»

«Mon sentiment là-dessus s'accorde avec le vôtre. Etre bon n'est pas une entreprise absurde».

Fils de la vierge, odeur des chrysanthèmes, jeux des petits nuages au-dessus de la Bastille, renouvellement pénible de l'adolescence, acrobatie et applaudissements; dissimulation des grimaces, efforts, peines et joies; tout n'est qu'une grande poésie banale, la vie; on en meurt à l'automne; dans le Zagorié et à Paris.